

# Pages biennoises : autour de deux auberges

Autor(en): **Hilberer, Jules-Emile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **30 (1925)**

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684525>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Autour de deux auberges

par J.-E. HILBERER, professeur à Berne



## 1. La Croix-Blanche et la Couronne

Bien avant que Montaigne entreprît son voyage en Suisse, les hôtelleries avaient acquis droit de cité dans nos villes jurassiennes. Certes elles ne ressemblaient en rien aux « Terminus » et aux somptueux « Palaces » d'aujourd'hui. Au lieu des chambres à tapisseries criardes, magnifiquement meublées et décorées de notre époque, on trouvait de grandes pièces indépendantes aux murs boisés, couverts de cuirs gaufrés ou de tentures brodées de soie. Des poêles en faïence, véritables monuments où l'artisan et le peintre avaient réunis leurs talents, répandaient une chaleur douce et constante qui ravissait le voyageur. Les lits, aux bois sculptés, étaient hauts et fort amples, pourvus de matelas de duvet, de draps qu'un large et riche ouvrage de passement ornait tout autour, et d'édredons aux housses de futaine blanche, cette riche étoffe du moyen-âge dont on confectionnait les étendards. La vaisselle aussi était fort simple, d'abord en bois, plus tard en étain. Quant à la cuisine elle était non moins excellente que celle d'aujourd'hui. Les tables pliaient sous le poids de toutes sortes de viandes et de mets succulents ; les écrevisses étaient fort prisées et dans certains endroits on dédaignait la truite pour n'en apprêter que le foie.

Plusieurs de ces hôtelleries étaient réputées et leur bon nom se perpétua. C'est ainsi que Zurich se glorifiait de l'*Epée* et que Bâle s'honorait des *Trois-Rois*. Berne avait le *Faucon* où descendaient des princes et des poètes, tandis qu'à Genève les *Balances* s'ouvraient aux grands seigneurs, aux rois des lettres et des sciences. Déjà Bonivard et Clément Marot connaissaient cette auberge. Ils y avaient joué au « trinque trac », ce qui valut au grand Savoyard toute une affaire avec le Consistoire.

Bienne était une ville plus modeste ; elle n'était point encore la « ville de l'avenir ». Pourtant, dès le XV<sup>e</sup> siècle, des auberges y sont connues. C'étaient la *Grenouille*, le *Renard*, la *Cigogne*, l'*Aigle*, le *Lion d'or* ; mais aucune ne dépassait en importance celle de la *Croix-Blanche* qui existe encore actuellement sur le même emplacement, à gauche en se dirigeant du Pont du Moulin vers l'an-

cienne rue des Maréchaux, à droite en montant la rue du Bourg. Cette auberge a son histoire ou plutôt sa chronique. Celle-ci a pu être établie, partiellement du moins, grâce aux anciens procès-verbaux des assemblées municipales, grâce surtout aux registres des dépenses conservés aux archives de la ville ; car, jusqu'en 1504, celle-ci fut la seule propriétaire de l'auberge de la *Croix-Blanche* <sup>1)</sup>.

La première mention de la Croix-Blanche remonte à l'an 1420, époque à laquelle elle fut exploitée par un certain Tschan Kno-to <sup>2)</sup>. En 1464 elle se trouve entre les mains d'un Amiet dont nous ignorons le prénom. C'est sans doute de son temps que furent hébergés à la Croix-Blanche les hérauts et les messagers qui apportèrent aux Biennois la nouvelle de la victoire remportée sur l'armée autrichienne et l'archiduc Sigismond, plusieurs de leurs vaillants concitoyens ayant participé à cette campagne <sup>3)</sup>. Chose semblable se répéta lors des guerres de Bourgogne. Quelques soldats de l'armée de Charles le Téméraire, faits prisonniers à Morat, furent transportés à Bienne où on les employa à des travaux de reconstruction. L'un d'eux fut condamné à mort, nous ignorons pour quel motif. Avant de le faire monter à l'échafaud, comme dernière grâce on le traita à la Croix-Blanche aux frais de la ville.

A partir de 1504 cette auberge se trouve en possession de particuliers, mais il se passe plus d'un demi-siècle jusqu'à ce que nous retombions sur un nom. Helmann Thellung en est le propriétaire en 1566. La ville lui fait des prescriptions au sujet des prix à percevoir. Le pot de vin ne coûtera pas plus de 22 pfennigs et le prix d'un repas ne pourra dépasser la somme de 6 schellings. Quelques années plus tard Thellung est sommé de suspendre dans son local une liste « des personnes inutiles, auxquelles les auberges sont interdites ». On le voit, les défenses d'auberge ne sont point une création moderne. Le même Thellung est encore propriétaire de la Croix-Blanche treize ans plus tard, car il est cité comme parrain dans un acte à l'occasion du baptême d'un Samuel Wittenbach, fils de Nicolas, gentilhomme biennois (Junker) et de son épouse Salomé Thormann. La marraine fut Catherine de Praroman. En 1587 nous rencontrons un nom français : Jean Meyrat. A peu près à la même époque, la ville fait cadeau au tenancier de la Croix-Blanche d'un beau vitrail aux armes bien connues : de gueules à deux haches d'argent en sautoir, poignées et tranchants d'or. C'était une coutume alors, aimable et point banale assurément. Elle fournit en outre du bois de construction pour des réparations devenues nécessaires. Vers 1600 l'auberge est exploitée par Hans Amsler. Adam Beynon la reprend

1) Voir à ce sujet : *Das « Weisse Kreuz » in Biel*, dans W. Bourquin, *Beitraege zur Geschichte Biels*, Biel 1922, pp. 156 160.

2) Nous conservons l'orthographe des documents allemands, sauf les prénoms usités encore aujourd'hui.

3) Gustave Blösch, *Chronik von Biel*, p. 14.

en 1608, mais sans succès. Des créanciers font valoir leurs droits et l'immeuble est saisi. Petermann Garre et sa femme essayent d'y faire fortune à leur tour.

C'est ici que nous devons placer quelques détails intéressants sur les élections d'un banneret en 1631. C'était une grande fête et toute la Bannière de Bienne prenait part à la solennité. David Krachpelz obtint le poste convoité et ce ne furent pendant plusieurs jours que festins et réjouissances dans les différentes auberges de la ville. Il fallait évidemment loger tous les amis accourus. Ceux de St-Imier furent hébergés à la Croix-Blanche, ceux de Courtelary au Lion d'or ; la Couronne était destinée aux hommes de Corgémont, tandis que ceux de Péry et de la Heutte, de Vauffelin et de Plagne se trouvaient à l'abbaye des Boulangers et à celle des Bouchers.

Mais la guerre de Trente Ans sévissait déjà depuis longtemps. Le 21 mai 1639, deux commissaires du duc Bernhard de Saxe Weimar parurent aux portes de la ville. Ils disaient être munis de mandats importants et désiraient voir les édiles biennois. L'entrevue eut lieu à la Croix-Blanche. Il ne s'agissait de rien moins que de la remise de la dîme et des biens appartenant au Prince-Evêque de Bâle. Cependant nos Biennois ne se laissèrent point intimider et les commissaires durent s'en aller les mains vides comme ils étaient venus. Il est vrai qu'on les avait traités avec libéralité.

Franchissons maintenant l'espace d'un siècle. La Croix-Blanche existe toujours ; mais elle a une rivale : l'auberge de la Couronne. Pourtant ne la quittons pas sans relater encore un fait qui doit nous intéresser. On sait que Jean-Jacques Rousseau passa quelques jours à Bienne à la fin du mois d'octobre 1765. Un monsieur Perregaux de Neuchâtel, qui se trouvait dans cette ville justement à cette époque, soit par un effet du hasard, soit dans l'intention d'y voir le philosophe, écrivit à son beau-frère, Monsieur le procureur général de Meuron, dans une lettre datée du 1er novembre 1765 : « Samedi dernier 27 octobre, je me promenai par occasion et pendant une bonne demi-heure avec M. Rousseau qui soupa à la Croix-Blanche ; dimanche il prit chambre chez un nommé Mazel, perruquier, bourgeois de cette ville, se proposant d'y passer cet hiver prochain » <sup>1)</sup>.

Il était donc établi que la Croix-Blanche eut la visite de cet hôte illustre qui bientôt devait quitter notre territoire sans retour.

Mais l'auberge par excellence à Bienne fut, à partir de 1582, celle de la Couronne, construite sur l'emplacement de l'ancien Hôtel de Ville. Les comptes municipaux de cette période font souvent mention de sommes assez rondelettes dépensées pour des

---

1) Cette lettre est citée en entier par F. Berthoud dans son bel ouvrage sur *J.-J. Rousseau au Val de Travers*, Paris 1881, pp. 319-324. D'après Matile, *Musée historique de Neuchâtel et Valangin*, Tome II, p. 99, ce monsieur Perregaux aurait été alors ministre à Tavannes. C'est « ancien ministre » qu'il faut lire, car Perregaux quitta Tavannes définitivement en 1763 et fut remplacé la même année par le pasteur Frêne. Voir Germiquet, *Clerus Rauraciae Reformatus* dans *Actes de la Société jurassienne d'Emulation*, 1885-1888 p. 94.

réparations et l'entretien de la nouvelle maison (« des nûvem Huses »). Aussi bien ne faut-il pas s'en étonner, car la maison devenait de plus en plus le pied-à-terre des personnes privilégiées, des notables, des magistrats et même des princes que des missions importantes ou la simple curiosité amenait dans les murs de la vieille cité.

Ainsi, le 17 janvier 1639 arriva à Bienne le maréchal de Bas-sompierre qui occupait pour lors le poste d'ambassadeur de France à Soleure. Il fut logé avec sa suite à la Couronne aux frais de la ville, et y passa cinq jours. Le compte présenté à cette occasion par Hippolyte Perrot, le tenancier, s'éleva à la respectable somme de 684 couronnes et 20 batz. Voici ce qu'on avait consommé pendant ces cinq journées : 209 grands poissons sans compter 10 livres de poisson salé et des harengs ; 24 chapons, 3 faisans, 5 poules et 10 coqs de France ; 105 livres de viande de bœuf ; des macaronis ; 35 livres de fromage ; deux mesures de châtaignes ; 50 grands pâtés ; 4 livres d'olives ; 880 œufs ; 48 tourtes ; 10 pains de sucre ; 10 livres de bonbons ; le tout arrosé de 496 mesures de vin <sup>1)</sup>. On le voit, nos ancêtres en savaient tout autant que nous en fait de gastronomie. Ils n'aimaient pas moins la bonne chère.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle surtout, la Couronne joua un rôle considérable à Bienne parmi les établissements de ce genre. C'était le temps où s'éveillait le sentiment de la nature. Le grand Haller venait de découvrir les *Alpes*. Rousseau révélait au monde français la poésie des campagnes vaudoises, les mœurs simples et laborieuses des paysans, les fenaisons, les vendanges, les veillées égayées par des chansons. Le doyen Bridel, lui, découvrait les beautés du Jura. Dans sa *Course de Bâle à Bienne* il contemple chaque site, chaque hameau, chaque ruine de château. Il s'arrête à l'horreur des gorges grandioses et des rochers abrupts. Il admire les cours d'eau et les crêtes des montagnes, les bruyantes cascades et les vallées fertiles. Il conseille surtout de ne pas traverser ce pays au galop, de marcher bien lentement et d'observer les détails. Aussi les voyageurs vinrent-ils en grand nombre dans nos contrées et les écrivains et les artistes y trouvèrent à l'envi des sujets variés et multiples. Y a-t-il, en effet, rien de plus fin que ces merveilleuses estampes et ces aquarelles que nous ont léguées les Aberli, les Hartmann et d'autres encore. Eux les premiers, ces petits maîtres de l'art, comprenaient que Bridel disait vrai. Ils fixèrent avec le burin et le pinceau toutes ces belles vues que nous ne nous lassons d'admirer et qui font aujourd'hui la joie des connaisseurs et des collectionneurs. Déjà de leur vivant leurs productions furent recherchées. Il existe dans un guide du voyageur à travers la Suisse, édité par Ebel en 1804 <sup>2)</sup> toute une nomenclature de ces artistes et de leurs œuvres. Il cite Lou-

1) G. Blösch, ouvr. cit. p. 72.

2) J. G. Ebel, *Anleitung auf die nützlichste und genussvollste Art die Schweiz zu bereisen*, Zurich 1804, 4 Theile.

therbourg, Lafond, Rieter, Lory, Wolf, Birrmann, Kœnig, Freudenberger ; tous y passent, et leurs petites merveilles se vendaient de huit à douze livres la pièce, — dix à quinze francs de notre monnaie.

C'était alors l'âge d'or des hôtelleries. Bienne, par sa position exceptionnelle au pied du Jura, au carrefour des routes de Berne, de Soleure, de Neuchâtel et de Genève, attirait tous les étrangers dont le but était de se rendre dans les Alpes et aux rives du Léman. La plupart descendaient à la Couronne qu'Ebel recommande tout particulièrement. De là, ils entreprenaient des excursions dans la contrée et des promenades sur le lac.

Quelques-uns de ces voyageurs firent même des séjours prolongés, soit à Bienne, soit dans les environs. C'est ainsi que le savant Meiners, professeur à Tubingue, s'installa à plusieurs reprises au presbytère de Nidau, chez le pasteur Feer. Ses *Lettres*<sup>1)</sup> écrites de 1781 à 1788, très bien faites, donnent une foule de détails curieux et intéressants concernant ces parages. Il entreprend des excursions dans toutes les directions d'où il rapporte, non seulement des impressions prises sur le vif, mais des descriptions solides, des tableaux pittoresques et des anecdotes piquantes. Voici comment il s'exprime au sujet de la Couronne : « Parmi tous les hôtels de la Suisse, aucun ne surpasse aujourd'hui la Couronne de Bienne, surtout en ce qui concerne la propreté des chambres et l'élégance des meubles. La Couronne appartient à M. le Conseiller Wisard »<sup>2)</sup>.

Un autre voyageur de la même époque, Français d'origine, s'exprime avec de pareils éloges. « Nous allâmes dîner à Bienne, raconte-t-il, chez le capitaine, le conseiller, l'aubergiste M. Wisard. Il nous fit voir avec complaisance les promenades, la fontaine, la salle d'audience de la ville capitale dans laquelle il jouit d'une triple considération ; il nous montra la belle maison qu'occupait le comte de Cagliostro. Je saluai l'île de Bienne, les riants environs du lac, la jolie ville de Nidau... »<sup>3)</sup>.

Disons en passant que son livre, qui comprend deux volumes, ne vaut pas celui de Meiners. Il est vrai qu'il a l'esprit gaulois, souvent il frappe par des jugements malicieux, mais comme il va très vite en besogne, son ouvrage reste nécessairement superficiel. Le style seul a quelque mérite.

Il y eut cependant parmi ces hôtes étrangers aussi des mécontents, tant il est vrai que Jupiter lui-même ne réussissait pas toujours à contenter les dieux. C'est une dame cette fois-ci qui parle ; écoutons-la : « Nous ne fîmes que coucher à Bienne ; le lendemain nous en partîmes, après avoir payé le compte très enflé de l'aubergiste de la Couronne, qui sans doute met une grande valeur à ses politesses, dont il accable les gens, surtout ceux d'un

1) C. Meiners, *Briefe über die Schweiz*, Tübingen 1791, 4 Theile.

2) C. Meiners, *ouvr. cit.*, tome IV, p. 214 (texte en allemand).

3) Cambry, *Voyage pittoresque en Suisse et en Italie*, Paris, an IX de la Rép., vol. II, p. 246.

certain ordre. On dit qu'il ne s'y trompe point, et leur demande l'accolade, qu'il est difficile de lui refuser »<sup>1)</sup>).

Cependant l'auberge de M. Wisard et son propriétaire sont bientôt réhabilités. Quelques années plus tard, une Anglaise distinguée, Hélène Maria Williams, arrive à Bienne et ne tarit d'éloges à leur sujet. Il est vrai que M. Wisard, comme on va le voir, avait su flatter son honneur national :

« Nous eûmes le bonheur de descendre à une auberge dont le maître, M. Wizar, était grand conseiller et trésorier de l'état. Les convives de sa table d'hôte étaient des sénateurs de Bienne et des émigrés français ; et M. Wizar, grand politique, les entretenait des affaires de l'Europe... »

« Les voyages de Suisse sont remplis de plaintes sur la cherté des auberges, et certes elles sont fondées ; mais M. Wizar avait des sentiments conformes à son rang et n'écorchait point les voyageurs ; son auberge est une des meilleures et des moins chères de toute la Suisse. En faisant cette déclaration, je ne fais qu'ajouter mon témoignage à celui d'une foule d'autres, contenus dans deux énormes liasses de certificats que lui avaient laissés chacun de ceux qui s'étaient arrêtés dans sa maison. Jeunes et vieux, hommes et femmes, nobles et roturiers, paraissaient en avoir été parfaitement satisfaits. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu dans ma vie, aussi peu de diversité d'opinions sur le même sujet. J'avais déjà examiné une multitude de ces certificats, lorsque M. Wizar, passant rapidement sur une foule de marquis, de ducs, de princes, se saisit d'un de ces morceaux de papier qu'il n'aurait pas donné, disait-il, pour vingt louis. A la vivacité de ses paroles, à la satisfaction feinte dans sa contenance, je jugeai qu'il s'agissait du tribut d'un empereur, tout au moins. « Voilà, dit-il, en prenant le papier et le posant sur la table, voilà le nom du premier homme de l'Europe ». Nous regardâmes avec empressement pour savoir quel homme était placé si haut dans l'opinion de notre hôte, et nous vîmes avec un peu d'orgueil national que c'était la signature de *Charles Fox* »<sup>2)</sup>.

Il résulte de ce qui précède que l'ancienne Couronne apparaît bien comme le miroir de la vie sociale et politique de ces temps reculés. Nous avons déjà parlé de la brillante réception qui fut faite au maréchal de Bassompierre. Les ambassades épiscopales et les missions des Etats confédérés y furent reçues avec la même libéralité. Plus près de nous, en 1814, nous y voyons la princesse de Wales, née Caroline de Brunswick, épouse de celui qui fut roi d'Angleterre sous le nom de Georges IV (1762-1830). A partir de 1796 elle vécut séparée de son royal époux. Puis ce fut encore le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III (1770-1840) qui s'arrêta à

1) Mme Gauthier, *Voyage d'une Française en Suisse*, etc., Londres 1790, tome II, p. 396.

2) Hélène-Maria Williams, *Nouveau voyage en Suisse*, Paris, Nivose, an VI (1798), tome II, pp. 98-100.

On sait que Charles Fox (1749-1806) était un homme d'Etat anglais, chef du parti *whig* par opposition aux *tories*.

Bienne et à Neuchâtel, se rendant au Congrès de Vérone (1822) où les membres de la Sainte-Alliance discutèrent sur les mesures à prendre contre le spectre croissant des menées révolutionnaires. Ce fut enfin la reine de Suède, épouse de ce malheureux Gustave IV, destitué en 1809 et qui mourut à St-Gall dans les conditions les plus modestes, sous le nom peu aristocratique d'Albert Gustavson.

Ainsi la Couronne de Bienne a un passé des plus mouvementés et des plus intéressants. En 1850 elle fut transférée à la rue du Canal où elle se trouve encore. Le vieil édifice de la rue Haute subsiste toujours ; mais depuis longtemps les berlines et les diligences ne s'arrêtent plus devant sa porte. Seule la branche en fer artistiquement travaillée de l'enseigne <sup>1)</sup>, pourvue non plus d'une couronne d'or comme autrefois, mais d'une simple lanterne, rappelle au passant la gloire des âges disparus. La chronique à son tour a enregistré les faits dont nous aimons parfois à évoquer le souvenir, le soir, à la veillée.

Voici un document plus récent concernant la Couronne de Bienne, et qui se trouve entre les mains de la famille Waelly, jadis propriétaire de cet hôtel. Lorsque, après le Congrès de Vienne, notre ville perdit à tout jamais l'indépendance de son territoire et de ses lois, tous les anciens contrats durent être renouvelés avec l'Etat de Berne. Il en fut ainsi de la patente d'auberge de la Couronne, renouvelée en 1817. Nous en donnons ici le texte, non précisément pour sa clarté, mais plutôt pour son intérêt historique :

*Nous Avoyer et Conseil de la Ville et République de Berne  
Savoir faisons par les présentes :*

Qu'ayant soumis à une révision attentive les anciens et nouveaux établissements destinés à recevoir des hôtes, qui existent dans nos Bailliages du Jura et dans les parties du ci-devant Evêché de Bâle qui ont été réunies au Canton de Berne ; Nous avons jugé à propos de confirmer, et même de gratifier d'un privilège réel et inhérent aux lieux, ceux qui, par le bon état où ils se trouvent, les convenances locales, ou d'anciens droits reconnus, méritent d'être conservés de préférence en supprimant ceux qui n'auraient pas les mêmes titres en leur faveur, afin que le nombre de ces établissements demeure dans une juste proportion avec les besoins du pays, et ne s'accroisse pas de manière à nuire au bien-être ou à la moralité de Nos ressortissans.

En conséquence, d'après les renseignements qui Nous ont été donnés sur l'Auberge de la Couronne à Bienne, Bailliage de Ni-

<sup>1)</sup> Cette branche, d'une exécution irréprochable, fut, pendant de longues années, abandonnée dans la remise d'un serrurier. Ce n'est que récemment (1915) qu'elle retrouva sa place de jadis. Elle date de 1732. Le travail en fut confié au forgeron Pierre Weck, qui l'exécuta selon les plans et les dessins de Frédéric Witz, habile orfèvre de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Quant à la couronne, elle fut exécutée par le maître-chaudronnier Jean Wanner. Elle n'a malheureusement pas pu être retrouvée. Witz reçut pour sa peine 70 couronnes, Weck 37 et Jean Wanner 14 couronnes et 15 batz. Voir Bourquin, ouvr. cit. *Der Wirtschaftsschild der alten Krone*, p. 19-21.



dau, et ayant ouï le rapport de Notre Conseil de Justice et de Police, Nous avons arrêté :

Que la susdite auberge à la Couronne, qui existe à Bienne, Bailliage de Nidau, et qui appartient présentement à Veuve Melchior Visard, est reconnue et confirmée expressément par les présentes ; de manière que le susdit établissement doit jouir de tous les privilèges appartenant aux auberges, aux termes de Notre ordonnance des 17 et 21 septembre 1804, tels que le droit de vendre en détail vin, eau-de-vie, bière, liqueurs distillées, et autres boissons, de servir toutes sortes de mets froids et chauds à leurs hôtes, et de les héberger avec chevaux et équipages, ainsi que de cuire du pain et de tuer des bestiaux pour la consommation de leur établissement.

Sous la condition pour la propriétaire du dit établissement, de se conformer strictement à toutes les ordonnances de police relatives à sa profession, ainsi qu'aux autres ordonnances du Gouvernement et particulièrement à celle ci-dessus mentionnée des 17 et 21 septembre 1804. Il est également tenu, selon l'étendue des droits qui lui sont attribués, de maintenir son établissement en bon état, tant à l'égard du local que sous le rapport des soins à donner aux hôtes, et de veiller à ce que le public soit servi convenablement et à juste prix.

De plus, il payera tous les ans, en reconnaissance de son privilège, une redevance de trois francs, laquelle nous sera délivrée au premier janvier, et une somme de quarante francs, laquelle sera payée par portions égales de trois en trois mois et versée dans la caisse communale de la commune de Bienne du Bailliage de Nidau.

Dans le cas où le concessionnaire négligerait de remplir quelques-unes des conditions énoncées plus haut, ou s'il devait y avoir, par la suite, des raisons suffisantes de supprimer son établissement, Nous nous réservons la faculté de suspendre ou d'abolir la présente concession, ainsi que celle de la modifier en tous temps de la manière que Nous jugerons la plus convenable.

Donné à Berne, le 22 avril 1817.

L'Avoyer en Charge :

*R. de Wattewille.*

Pour le Conseil :

Le Secrétaire d'Etat :

*M. Benoit.*

## 2. Le voyage de Goethe

Parmi le flot de voyageurs qui visitèrent notre ville dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, Goethe fut à coup sûr l'un des plus illustres.

On sait que ses premières productions littéraires, surtout l'immortel *Werther*, lui valurent l'amitié de Charles-Auguste, duc

de Weimar. Le duc invita Goethe à se rendre auprès de lui à la cour. Goethe finit par accepter cette invitation, malgré les sinistres avertissements de son père et les conseils passionnés de Mlle Delf. Il arriva à Weimar le 7 novembre 1775. Il avait 26 ans.

Weimar était alors une toute petite ville, agréablement située dans la vallée de l'Ilm. Elle avait plutôt l'apparence d'une bourgade attenante à un parc, que celle d'une capitale, siège d'une cour princière. Pourtant les environs de la ville avaient un caractère gracieux et champêtre qui pouvait plaire à un poète. Les mœurs étaient simples et rappelaient le bon vieux temps. L'accueil plein de cordialité que lui firent le duc et la duchesse le mit d'abord à son aise, et, dans ce cercle bienveillant, il put se croire en famille. Son crédit s'accrut rapidement, et bientôt nous voyons le bon bourgeois d'autrefois devenir premier ministre du prince.

Une société brillante se trouvait alors à la cour. Savants et hommes de lettres s'y coudoyaient. Cependant parmi ces figures, une surtout se distinguait par des traits plus sévères et plus imposants. C'était la duchesse Louise de Darmstadt, femme de Charles-Auguste. Cette princesse qui montra, comme Louise de Prusse, un noble et grand caractère dans la bonne et la mauvaise fortune, inspirait à Goethe un profond respect.

Mais il y avait d'autres dames à la cour de Weimar, qui eurent de l'influence sur notre poète. Nous voulons parler de la baronne de Stein, dame d'honneur de la duchesse Amélie. Elle fut longtemps aimée de Goethe. Aucune de ses premières liaisons dont il nous a fait l'histoire, ne peut être comparée à celle qu'il forma avec Mme de Stein. Il oublia auprès de cette femme aimable, instruite, séduisante, les jeunes filles qui avaient autrefois ému ses sens et touché son cœur ; et rien dans cette liaison ne pouvait donner prise à la critique dans le monde où ils vivaient. Il lui adressa la plupart des lettres qu'il écrivit de Suisse et d'Italie et qu'il publia plus tard, mais revues et passablement modifiées. C'est pour cette raison que nous ne saurions passer ici sous silence cette figure intéressante dont le nom reviendra encore sous notre plume.

Cependant les honneurs s'ajoutèrent aux honneurs. Le 28 août 1779, anniversaire de sa trentième année, Goethe fut élevé par son protecteur à la dignité de conseiller intime. Cela s'était fait selon la formule aimée des souverains, « en récompense de services rendus ». Goethe s'étonna lui-même d'être arrivé si tôt « à la position la plus élevée à laquelle un bourgeois puisse atteindre en Allemagne ». Les cris de l'envie en redoublèrent ; le duc n'y fit aucune attention.

Le 12 septembre il partit pour la Suisse avec Goethe et de Wedel, grand-maître des eaux et forêts. Les voyageurs se rendirent d'abord à Francfort. Le vieux conseiller Goethe eut la joie de revoir ce fils, dont il devait être si fier et d'héberger le prince dans

sa maison bourgeoise. Madame la conseillère fut, comme on peut l'imaginer, au comble du bonheur.

De Francfort ils se rendirent à Strasbourg. C'était le pays des souvenirs. Le poète y retrouva Frédérique et Lili, deux flammes de la première jeunesse. Il fut touché du bon accueil qu'elles lui mirent en partage, et son cœur apaisé enfin dira : « Je puis donc penser désormais avec satisfaction à ce coin de terre, et vivre en paix avec les images de ces amis réconciliés ».

Enfin, après avoir passé à Emmendingen, où il visita le tombeau de sa sœur Cornélie, décédée deux années auparavant, il entra en Suisse avec ses compagnons. Laissons maintenant parler l'illustre voyageur. Sa lettre est datée de Moutier entre Bâle et Bienne, le 3 octobre 1779, dimanche soir :

« Vous recevrez de Bâle un paquet qui renferme le récit de notre voyage jusqu'ici. Nous allons poursuivre tout de bon notre course à travers la Suisse. Pour nous rendre à Bienne, nous avons remonté la belle vallée de la Birse, et nous sommes enfin arrivés à l'étroit défilé qui conduit ici.

La Birse, rivière peu considérable, se fraya jadis un passage à travers une haute et large chaîne de montagnes. Ensuite l'homme, poussé par le besoin, rampa sans doute péniblement le long de ces gorges profondes ; les Romains élargirent la route, et maintenant elle est très commodément tracée. Le chemin et la rivière, qui gronde à travers les rochers, se côtoient, et occupent le plus souvent toute la largeur du passage, fermé de part et d'autre par des rochers que l'œil mesure sans peine. Par derrière s'élèvent en pente douce des montagnes dont les sommets étaient voilés pour nous de nuages.

Ici s'élèvent sans interruption des parois verticales ; là des couches puissantes s'avancent obliquement vers la rivière et le chemin ; de larges masses sont assises les unes sur les autres, et, tout auprès, se dressent isolément des roches abruptes ; de grandes crevasses s'ouvrent du bas en haut, et de larges plateaux se sont séparés du reste de la masse ; des blocs détachés ont roulé au bas de la montagne ; d'autres sont encore suspendus, et font craindre par leur situation qu'ils ne tombent un jour également.

Les crêtes des rochers sont tour à tour arrondies, aiguës, dégarnies, boisées ; souvent une tête chauve, isolée, regarde encore fièrement par dessus ; le long des pentes et dans les profondeurs s'ouvrent des crevasses de roches délitées.

Le passage à travers ce défilé m'a fait une grande et paisible impression. Le sublime procure à l'âme un calme heureux ; elle en est parfaitement remplie ; elle se sent aussi grande qu'elle peut l'être. Qu'un sentiment si pur a de charmes, lorsqu'il s'élève jusqu'au bord, sans se répandre par dessus ! Mon œil et mon esprit pouvaient saisir les objets, et, comme j'étais pur, cette impression n'était nulle part contrariée, et les objets produisaient l'effet qu'ils devaient produire. Si l'on compare un pareil sentiment avec celui qui nous anime lorsqu'un petit objet nous occupe

laborieusement, que nous mettons tout en œuvre pour lui prêter, lui ajouter tout ce que nous pouvons, et que nous préparons à notre esprit, dans sa création, une jouissance et un aliment, alors on peut voir combien c'est là une misérable ressource.

Un jeune homme qui s'était joint à nous depuis Bâle, disait qu'il n'était pas à beaucoup près aussi frappé que la première fois, et il en faisait honneur à la nouveauté. Pour moi, voici ce que je dirais : Quand nous contemplons un pareil spectacle pour la première fois, à cette vue inaccoutumée, l'esprit se dilate au premier moment, et cela lui cause un douloureux plaisir, un transport qui l'ébranle, et qui nous arrache de délicieuses larmes. Ainsi l'âme s'agrandit sans le savoir, et, cette première impression, elle n'en est plus capable. L'homme croit avoir perdu, mais il a gagné. Ce qu'il perd en plaisir, il le gagne en développement intérieur. Si la destinée m'avait appelé à vivre dans une grande contrée, j'aurais voulu chaque jour me nourrir par elle de grandeur, comme je me nourris dans une gracieuse vallée de patience et de paix.

Parvenu à l'extrémité de la gorge, je mis pied à terre, et je retournai seul en arrière à quelque distance. Je démêlai encore chez moi un sentiment profond, qui augmente considérablement le plaisir pour l'esprit attentif. On se représente confusément la naissance et la vie de ces formes étranges. De quelque manière et en quelque temps que cela soit arrivé, ces masses ont formé leurs simples et grandes combinaisons selon la pesanteur et la convenance de leurs parties. Quelles que soient les révolutions qui les aient plus tard agitées, désunies, déchirées, ce ne furent néanmoins que des ébranlements isolés, et la pensée même d'un si formidable mouvement donne un profond sentiment d'éternelle solidité. Le temps, associé aux lois éternelles, a lui-même agi sur ces masses, tantôt plus, tantôt moins.

Elles paraissent être à l'intérieur de couleur jaunâtre ; mais l'action de l'air et de la température change la surface en bleu grisâtre ; c'est seulement çà et là, dans les déchirures et les crevasses récentes, que la première couleur est visible. La roche elle-même s'oblitére peu à peu et s'arrondit aux angles ; les parties les plus molles sont rongées ; ainsi se forment des grottes et des cavités évidées avec une remarquable élégance, et qui, lorsqu'elles se rencontrent avec des arêtes et des pointes aiguës, produisent un effet pittoresque. La végétation maintient ses droits ; dans chaque saillie, plateau et crevasse, pénètrent les racines des pins ; la mousse et les herbes bordent les rochers. On sent profondément qu'il n'est rien là d'arbitraire ; qu'une loi naturelle, qui imprime à tout une marche lente, y développe son action, et que la main de l'homme se montre uniquement dans la route commode par laquelle on se glisse à travers ces étranges contrées ».

Voilà comment notre poète fut saisi du pittoresque et de l'horreur de ces gorges superbes qui, aujourd'hui comme autrefois,

n'ont rien perdu de leur beauté. Seulement alors on voyageait plus lentement et les impressions s'imprégnaient avec plus de force dans l'imagination du voyageur. Il ne nous paraît pas sans intérêt de relever ici un point. En traversant la vallée de la Birse, puis celle non moins attrayante de la Suze, Goethe ne nous parle qu'en passant de Pierre-Pertuis et il reste complètement muet sur la vallée de la Suze et la cascade de Rondchâtel. Pourtant ces deux sites, connus à cette époque et maintes fois reproduits en images, étaient en mesure de lui inspirer des pages suggestives. Il est possible que le poète n'ait pas jugé nécessaire de relever le charme sauvage de ces paysages. Mais pourquoi ne pourrions-nous pas supposer le contraire ? Rien ne nous prouve que cette partie de son célèbre voyage n'ait été égarée ou éliminée de l'édition finale. Il serait à désirer que les chercheurs parvinssent à nous éclaircir à ce sujet.

Pour compléter cette rapide esquisse, nous relèverons encore quelques dates prises dans les lettres de Goethe à Madame de Stein. Nos voyageurs firent le trajet à cheval. Le 4 octobre ils passèrent à Pierre-Pertuis et arrivèrent à Bienne où ils descendirent à la Couronne. Le 5 ils visitèrent la ville et les environs. Ils poussèrent jusqu'à l'île de Saint-Pierre. Goethe trouva du plaisir à cette excursion. Le receveur de l'île et sa femme étaient encore ceux-là même qui avaient hébergé Rousseau. Ils pouvaient donc lui raconter plus d'un trait de l'illustre proscrit. Goethe n'oublia pas d'inscrire son nom au mur de la modeste chambre. Combien de noms ont suivi depuis et ont disparu à l'instar du sien !

Le lendemain nos voyageurs continuent leur route. Ils traversent Nidau et, longeant le lac, arrivent jusqu'à Cerlier et puis à Anet. Dans le grand Marais ils rencontrent quelques obstacles qui les font dévier vers Champion et St-Blaise. Ils y dînèrent puis revinrent à Anet où ils passèrent la nuit dans une auberge rustique, mais assez bien aménagée.

Le 7 ils se rendent à Morat. Il pleuvait et le chemin n'était pas facile. Pourtant cela ne les empêcha pas de rendre visite au fameux ossuaire et d'en emporter, à l'exemple des autres voyageurs, quelques reliques bourguignonnes. Bientôt le temps se remit et, après un copieux dîner, nos voyageurs traversent un pays pittoresque et enfin arrivent à Berne. Ils descendent au Faucon et, pour la première fois ce jour-là, le poète s'est rendu compte des bienfaits qu'une institution républicaine peut mettre en partage à ses citoyens. Il a observé, étudié, discerné et... admiré ! A Berne, Goethe fait une visite au naturaliste Wittenbach. Il le trouve très instruit. Il voit aussi Aberli, le fameux paysagiste, le bourgmestre Tschanner et le professeur Wilhelmi, le conseiller Kirchberger et l'érudit Sinner de Ballaigues. C'étaient des jours heureux que nos amis passèrent à Berne, des jours qui laissèrent dans leur cœur un ineffaçable souvenir.

Nous ne suivrons pas les illustres voyageurs dans leurs pérégrinations ultérieures. Ils verront les campagnes vaudoises et les

sites du bleu Léman, puis, dans les Alpes valaisannes, leur cœur bondira de joie. Ils monteront jusqu'à l'hospice du St-Gothard et s'assièrent à la table hospitalière des Capucins pour lesquels Goëthe est tout plein de louanges.

Le 13 janvier 1780 ils sont de retour à Weimar. Dès cette époque le poète travaille toujours plus à se rendre maître de lui. Sa passion pour Madame de Stein se calme et se modère. Il s'applique assidûment aux sciences naturelles ; il élabore le plan du *Tasse* et d'autres œuvres immortelles.

Aujourd'hui une modeste plaque commémorative <sup>1)</sup>, fixée au-dessus de l'entrée de l'ancienne Couronne, rappelle au visiteur les jours glorieux où un prince de sang recherchait l'amitié d'un prince de lettres. Lequel des deux a survécu ? La petite plaque commémorative ne contient qu'un seul nom : *Goëthe*.

### 3. Mademoiselle Marguerite de Wildermett

Parmi les familles qui ont joué un rôle important dans l'histoire de la ville de Bienne, il faut citer celle des Wildermett, originaire de la vallée de St-Jacques d'Ayas dans le Piémont, au nord-est de la cité d'Aoste. Les Wildermett arrivèrent à Bienne en 1569, à la suite des guerres de religion. Ils s'appelaient d'abord Wuillarmet et ce n'est que plus tard qu'ils modifièrent leur nom ; A Bienne ils s'adonnèrent au commerce. Ils réussirent dans leurs entreprises et acquirent bientôt une fortune considérable. C'est alors qu'ils commencèrent à jouer un rôle dans la vie publique et que nous les voyons revêtir les plus hautes charges dont la ville de Bienne et l'Evêché de Bâle pouvaient disposer. L'un d'eux, Jacob-Alexandre (1715-1786) fut bourgmestre de la ville, receveur du Prince-Evêque, bailli d'Orvin et haut officier de la montagne de Diesse. Il possédait, outre de fort belles maisons, des biens considérables dans la contrée : le château de Perles, les moulins de Mâche et de Boujean, des propriétés à Vigneules et jusque dans les vallées du Jura. D'autres membres de la famille choisirent la carrière des armes et servirent dans les troupes du roi de Prusse où ils se distinguèrent. Plusieurs furent des savants et des érudits ; quelques-uns furent des hommes de bien qui travaillèrent au développement de leur ville d'adoption. L'hôpital Wildermett, pour les enfants, fondé en 1903, en est le plus digne exemple.

Mais les femmes aussi se distinguèrent dans cette excellente famille. Elles occupèrent des places enviées auprès des souverains. Elles furent fêtées, choyées, considérées et les lignes qui vont suivre retireront de l'oubli l'une de ces figures sympathiques.

---

1) Voici l'inscription exacte de cette plaque : In diesem Hause wohnte Goëthe vom 4-6. X. 1779.

Marie-Marguerite de Wildermett naquit à Bienne en 1777. Elle était fille de cet Alexandre de Wildermett qui accueillit Rousseau, et de son épouse Marguerite de Treytorrens. Elle n'était point jolie ; mais le sort lui avait mis en partage les ornements de l'esprit et de solides qualités du cœur. Lorsque son père mourut en 1800, elle partit pour Berlin où elle devint institutrice dans la maison du comte Dœnhof. Cinq ans plus tard elle entra à la cour royale de Prusse où on lui confia l'éducation de la princesse Charlotte, âgée alors de six ans. Elle resta dix années dans ce cercle, dix années pendant lesquelles elle partagea toutes les épreuves et toutes les peines qui s'étaient abattues sur cette maison princière. Aussi bien la reine Louise l'aimait-elle sincèrement. Elle estimait sa vive intelligence, la justesse de son jugement, sa franchise, son abnégation, son attachement sans bornes.

En 1817 la princesse Charlotte épousa le grand-duc Nicolas qui, huit ans après, devint tsar de toutes les Russies. Mlle de Wildermett suivit son élève à Saint-Pétersbourg et vécut auprès d'elle, au palais Anitschkoff. De temps en temps elle entreprenait des voyages à la cour de Prusse et chez ses parents à Bienne. En 1826 elle partira à Moscou aux solennités organisées à l'occasion du couronnement de l'empereur. Les souverains russes l'avaient comblée de titres et d'honneurs. Elle possédait plusieurs ordres qui lui furent décernés pour services éminents. Grandes étaient ses relations avec les meilleures familles aristocratiques ; grande aussi la correspondance qu'elle échangeait avec ses amis de la cour et des personnages marquants. Une partie de cette correspondance, contenant sans nul doute des choses des plus intéressantes pour l'histoire de l'époque, paraît être conservée à la Bibliothèque ci-devant impériale de Pétersbourg. Malheureusement les événements actuels de Russie ne permettent guère de les faire compiler. Ce sera le privilège de temps plus heureux. D'après une enquête faite il y a une vingtaine d'années, ce matériel se composait d'un dossier considérable. Il comprenait quatre lettres de Mlle de Wildermett à la princesse Charlotte, écrites en 1807, 1808 et 1812 ; 22 lettres du grand-duc Nicolas Pavlovitch à Mlle de Wildermett (janvier-mai 1817) ; un certain nombre de lettres de Mlle de Wildermett à la princesse de Dessau, concernant le voyage en Russie de son élève (1817) ; trois lettres de Mlle de Wildermett au grand-duc héritier (sans date) ; une lettre à la princesse Marianne de Prusse écrite en 1817 ; 131 lettres de l'impératrice Alexandra-Féodorovna, écrites de 1801 à 1836 ; enfin une de la grande-duchesse Anna Féodorovna à l'impératrice, à l'occasion de la mort de Mlle de Wildermett. Pendant longtemps aussi Mlle de Wildermett fut en correspondance avec le poète Joukovsky, l'impeccable traducteur des ballades de Schiller et des poèmes de lord Byron. Que de curiosités, que de richesses doivent être enfouies dans ces missives intimes, et que nous regrettons que momentanément elles ne soient point accessibles !

Mlle de Wildermett fut également très liée avec la grande-duchesse Hélène Pavlovna, épouse du grand-duc Michel, généralissime de l'armée de Russie. Cette princesse était née Charlotte-Marie de Wurtemberg et vécut de 1807 à 1873. Elle s'intéressa tout particulièrement au progrès et au développement des sciences et des arts, domaines dans lesquels elle rendit d'innombrables services. La politique ne la laissa point indifférente et un moment elle exerça à la cour de Russie une certaine influence. Mais elle avait surtout le don de plaire. Le grand musicien Schumann ne tarissait pas d'éloges à son égard et Bismark; frappé de sa clairvoyance et de sa pénétration d'esprit, en parlait avec admiration. Nous la retrouverons à Bienne dans le chapitre suivant et les Biennois seront enchantés à leur tour.

Pendant les dernières années de sa vie, Mlle de Wildermett revint au pays natal. Elle s'établit d'abord à Perles, puis se rendit à Berne où elle avait acquis la jolie propriété de Beaumont <sup>1)</sup>. Elle y vécut plus ou moins dans l'isolement, continuant à correspondre avec ses amis éloignés. Elle s'était cependant fait un joli cercle de connaissances parmi les meilleures familles bernoises. Aussi bien son salon était-il devenu le rendez-vous des beaux esprits du temps et nombreux furent ceux qui l'accompagnèrent à sa dernière demeure, lorsqu'elle mourut le 11 mai 1839. Elle était âgée de 62 ans et ses dépouilles mortelles furent déposées au cimetière de Monbijou.

Sa vieillesse n'avait pas été très heureuse. Elle avait eu des revers de fortune et l'impératrice de Russie prit part à son sort. Elle lui avait fait servir une rente viagère et après sa mort elle-même prit soin des nombreux domestiques et serviteurs qui avaient rendu à Mlle de Wildermett leurs bons services. Ces attentions toutes maternelles de la part d'une impératrice nous prouvent combien Mlle de Wildermett était estimée de ceux à qui elle avait consacré sa vie. Elles nous prouvent aussi que notre Biennoise avait pris au sérieux son rôle d'éducatrice, surtout qu'elle avait su inculquer de nobles pensées à ses royales élèves : la résignation dans le malheur et une bonté indéniable à tout égard.

Nous l'avons déjà fait entendre : Marie-Marguerite ne fut pas la seule de la famille à qui des honneurs tombèrent en partage. Déjà en 1793, sa sœur Catherine était devenue institutrice des enfants de la princesse Branika, nièce du maréchal Potemkine, favori de Catherine II, surnommée la Semiramis du Nord. Malheureusement le climat de la Russie ne convenait guère à sa santé débile, de sorte qu'elle fut forcée de revenir au pays natal où elle mourut deux années après son retour, à Perles, dans le château de ses aïeux <sup>2)</sup>.

1) En 1839 cette propriété passa dans d'autres mains. Aujourd'hui elle a fait place à tout un quartier dont une rue a conservé son nom.

2) Voir sur la famille Wildermett les beaux articles que M. le pasteur E. Bähler de Champion a publiés dans le 5<sup>me</sup> volume des *Biographies bernoises (Sammlung bernischer Biographien)* pp. 227-234 et 254-267. M. Bähler — malheureusement décédé depuis — a bien voulu nous autoriser à nous servir de ces matériaux. Voir aussi *Die Wildermeth in Biel* dans *Biel von hundert Jahren*, par le Dr. A. Bähler, frère du précédent, décédé en 1918.



Nous terminons ce chapitre par une lettre inédite de Mlle de Wildermett, dont la minute se trouve dans une vieille chronique manuscrite que la dernière descendante de cette illustre famille, Mme Schneider-Wildermett à Bienne, a bien voulu nous confier. Cette lettre est datée de Potsdam le 6 avril 1805. L'orthographe est celle de l'original ; nous n'y avons rétabli que la ponctuation.

« Vous savez que depuis longtems je ne me trouvois point (t) heureuse chez les Doenhof ; en conséquence je pris enfin le parti de leur parler pour leur demander mon Congé. Ils parurent surpris, fâchés, mais ils n'avaient pas le droit de s'y opposer. A peine ma résolution fut-elle connue que nombre de places me furent offertes qui, sans me tenter, me touchèrent parce qu'elles me prouvent la bonne disposition du Publique à mon égard. Les 1ers jours du mois de fevrier, j'apprends que le comte de Doenhof a été mandé à la Cour et que le Roi, paroissant ignorer ma Resolution de les quitter, demandoit au Comte come un service de me ceder a lui pour presider a l'éduquation de sa fille aînée, la Princesse Charlotte, âgée de 6 ans. Le Comte repondit que j'étois libre, mais qu'il croyait que mes vœux tendoient a m'amener en France ou en Suisse et qu'il doutait que j'acceptasse. On lui recomandat a mon egard le plus grand secret qu'il observat fidellement 15 (jours). Après je fus appelée moi même chez la grande maîtresse de la Reine qui me fit plusieurs questions assez embrouillées et fort misterieuses. Je vis la Reine un moment qui me parla de Choses indifferentes, et je repartis sans qu'on m'eût donné d'autres éclaircissemens. Ce ne fut que 8 jours après que j'appris que j'avois été choisie pour remplir cette place brigüée par un nombre infini de Personnes et presque deja promise à une feme d'un mérite distingué. Enfin je suis appelée une seconde fois. La grande maitresse me fait la proposition formelle de cette place. Je lui oppose avec franchise mon désir de retourner chez moi, ma timidité, mon incapacité et ma repugnance ; je l'oblige à en faire part a sa majesté. Sa majesté insiste malgré cela, et enfin j'accepte sous condition que je ferois mon entrée le 20 de mars. Le lendemain je fus diner chez le Prince Royal agé de 9 ans et qui a son Palais tout monté. J'y fis la connaissance de tous les jeunes Princes et jeunes Princesses et de toutes les Personnes attachées a leur éduquation. Je fus présentée par la Reine au Roi qui me parla avec beaucoup de bonté ; qu'il se rappelait de mon frere Fritz qui avait été un brave officier et que l'attachement qu'il conservait à sa maison l'avoit prévenu en ma faveur. Le 20 je fis mon entrée triomphante. La séparation avec les Comtes de Dœnhof fut touchante, ils me comblèrent de marques d'amitié et d'affection. 2 jours après je reçus une lettre du Roi qui m'assure un traitement de 600 Ecus que je conserve l'Education finie, en outre un Laquais pour mon service payé par la Cour ; outre cela j'ai une feme de chambre que je paye et nouris de ma poche. La Princesses a son Etat, cest à dire sa table, son équipage et ses gens. Je suis avec elle toute la

journée ; je couche dans sa chambre ; tous les matins je la mène chez la Reine où elle passe 1 heure ; je vais l'y reprendre à midi. Le soir à 6 heures nous rentrons chez la Reine, tout le monde prend le thé à la même table. Le Roi, la Reine et les Princes d'un côté, les dames d'honneur et moi de l'autre, je reste là jusqu'à 8 heures, la Princesse dit bonsoir, je fais une grande révérence et je me retire. Le roi vient de créer notre neveu Charles officier à Paris, ce qui est rare ».

## 4. Une grande-duchesse de Russie à Bienne

### Histoire d'Indiens

(D'après le journal d'un témoin oculaire)

Ce fut un événement peu ordinaire et tout le monde en parla pendant longtemps. Quelques contemporains eurent la bonne idée de consigner la chose dans leurs annales ; c'est donc grâce à eux que nous en avons des récits plus ou moins détaillés. Ces vieilles chroniques ont, en effet, leur valeur pour la postérité et quelques-unes sont heureusement tombées entre de bonnes mains. La famille de feu M. le pasteur Baehler, de Champion, possède deux volumes de celle d'Adolphe Perrot (1805-1868), fils de l'ancien bourgmestre de Bienne<sup>1</sup>). Ce sont le plus souvent des réflexions très juvéniles, simples et naïves, mais qui ne manquent ni d'intérêt, ni même d'un certain charme. N'oublions pas que Perrot avait neuf ans lorsqu'il commença à écrire son journal. Nous en pouvons néanmoins tirer un certain profit, car l'auteur nous révèle souvent des détails assez curieux. L'original est en allemand.

Sous la date du 21 septembre 1828, Perrot écrit :

« Ce matin un courrier de Berne arriva à la Couronne et apporta la nouvelle que ce soir la grande-duchesse de Russie, Hélène Pavlovna, épouse du grand-duc Michel et belle-sœur de l'empereur, ferait son entrée à Bienne. Elle sera accompagnée de sa suite ».

La nouvelle fut inattendue, fulgurante, et l'on peut aisément se représenter l'impression qu'elle produisit d'un bout à l'autre de la petite république. On peut se figurer aussi le remue-ménage qui s'ensuivit et la curiosité des bons Biennois peu habitués à recevoir de pareilles visites ; car depuis que les Princes-Evêques avaient quitté leurs Etats et que les Français s'étaient retirés au-delà des frontières, la ville de Bienne avait pris l'aspect d'une petite cité de province, patriarcale et paisible dont les tours et les anciennes murailles seules rappelaient le glorieux souvenir.

---

(1) Des extraits en ont été publiés dans le *Bieler-Neujahrsblatt*, années 1908 et 1910. Nous y renvoyons le lecteur.

Le lendemain, 22 septembre, Perrot continue :

« Hier soir vers les sept heures, la grande-duchesse arriva avec sept équipages à deux, quatre et six chevaux (en tout 37 chevaux). Elle descendit à la Couronne. Dans la première voiture se trouvait l'ambassadeur de Russie à Berne et dans la seconde la grande-duchesse en personne avec son enfant de trois ans<sup>1</sup> Mlle Marguerite de Wildermett, ancienne institutrice de l'impératrice actuelle de Russie, qui se trouve pour le moment en visite à Bienne, chez ses parents, était allée jusqu'à Berne pour faire les honneurs à la grande-duchesse. Celle-ci l'invita à prendre place dans sa voiture. A Bienne on fut bien étonné de voir Mlle de Wildermett sortir de la même voiture que la grande-duchesse ; on peut donc se faire une idée de l'estime et des faveurs dont cette Biennoise jouit à la cour de Russie. Hélène est la petite-fille de feu le roi de Wurtemberg ou la fille de son Altesse royale le prince Paul, donc la nièce du roi actuel et depuis le 20 février 1824, épouse de Michel, généralissime de l'armée russe contre les Turcs. Elle a 21 ans. Elle est un modèle de vertu et une merveille (Ausbund) de beauté. Je me trouvais près de la porte d'entrée de la Couronne, quand elle descendit de voiture et fus ravi de son apparition. Elle était pleine de grâce et de candeur, saluant chacun du plus aimable sourire et remerciant d'un signe de tête des ovations avec lesquelles l'avait accueillie une foule curieuse et enthousiaste. Je crois que jamais encore on n'a vu à Bienne de personne plus belle et plus sympathique. Elle est vêtue très simplement et ne porte ni perles, ni diamants. Le gouvernement de Berne, qui voulut recevoir cette princesse avec la dignité due à sa naissance et à son rang, la recommanda à toutes les autorités auxquelles elle faisait l'honneur de sa visite. C'est pourquoi notre bailli s'empressa de venir lui rendre ses hommages en costume de gala et fit tout ce qui était en son pouvoir pour lui rendre le séjour à Bienne aussi agréable que possible<sup>2</sup>). Il fit mander la musique militaire de Neuveville qui, à neuf heures du soir, donna une sérénade devant la Couronne en l'honneur de l'illustre visiteuse.

— Ce matin à dix heures, la grande-duchesse se rendit avec une partie de sa suite et quatre équipages à Soleure pour faire l'ascension du Weissenstein. Elle doit revenir ce soir. Mlle de Wildermett l'accompagnait.

23 septembre. La nuit passée, entre minuit et une heure, la grande-duchesse est rentrée du Weissenstein. Elle n'a pas eu de chance, la journée d'hier ayant été pluvieuse et froide.

---

1) Catherine, sa fille unique (1827-1894), qui épousa dans la suite le duc Georges de Mecklembourg-Strelitz. Elle avait donc *un* an seulement et non *trois* comme le dit le chroniqueur.

2) Il s'agit ici du bailli de Nidau, Godefroy de Mülinen (1790-1840), car Bienne dépendait alors de la juridiction de ce baillage. N'oublions pas que c'était le temps de la réaction patricienne.

Ce matin cette princesse adorée (*sic*) nous a quittés. J'étais de nouveau près de sa voiture et ne cessai de l'admirer. Elle avait bien plutôt l'air d'une divinité que celui d'un être humain. Elle partit en saluant la foule comme le jour de son arrivée. Près du château de Nidau, elle, Mlle de Wildermett et quelques autres personnes de sa suite, sortirent de voiture ; sur le pont se trouvaient M. le Bailli et son épouse. La rencontre fut des plus avenantes. L'ambassadeur de Russie présenta Madame la Baillive. Puis toute la compagnie prit place dans plusieurs bateaux enjolivés de guirlandes et de fleurs pour remonter la Thièle et se rendre à l'île de St-Pierre. D'autres bateaux suivirent. Dans l'un se trouvait la musique de Neuveville qui entonnait ses plus beaux airs. Les bateliers étaient vêtus de blanc et avaient des rubans rouges et bleus aux bras et à leurs chapeaux, car le rouge et le bleu sont les couleurs du grand-duc <sup>1)</sup>. Rømer, le tenancier des bains, commandait la flotte. Lorsque celle-ci passa devant l'embarcadère, des élèves du gymnase, qui s'y étaient postés, saluèrent, en exécutant un feu de salve au moyen de leurs fusils et de leurs pièces d'artillerie.

A l'île de St-Pierre la grande-duchesse prit congé de Mlle de Wildermett et de Madame la Baillive. Les adieux furent touchants. La grande-duchesse embrassa plusieurs fois Mlle de Wildermett ; on vit qu'elle avait beaucoup de peine de s'en séparer. Avant le départ la grande-duchesse avait distribué nombre de cadeaux. Madame de Mülinen reçut de superbes bijoux. Rømer, l'amiral, obtint un pourboire de 40 livres, bien qu'il fût engagé par M. le Bailli <sup>2)</sup>. En un mot personne ne fut oublié ».

La suite de la grande-duchesse se composait de 35 personnes. Le cocher, un grand gaillard de Cosaque à barbe noire et immenses moustaches, en costume national, paraît tout particulièrement avoir frappé l'imagination de notre chroniqueur.

Perrot nous parle encore des relations intimes des deux impératrices et de Mlle de Wildermett. « Les lettres de l'impératrice douairière adressées à elle, nous dit-il, débutent généralement par les mots : *Ma chère Wildermett*, tandis que de son côté la jeune impératrice l'appelle sa *chère amie*. L'adresse est formulée comme suit : Mademoiselle de Wildermett de l'ordre de Sainte-Catherine » <sup>3)</sup>.

Le 6 octobre Perrot écrit :

Ce matin Mlle de Wildermett, répondant à un appel de l'impératrice, est partie pour Saint-Pétersbourg. Elle avait d'abord l'intention de passer plusieurs mois dans nos parages, afin d'y prendre un repos nécessaire, mais à la réception de la lettre de la souveraine, elle partit d'urgence.

1) Perrot n'est pas précis. Les couleurs de la Russie étaient blanc, bleu et rouge, tiercé en fasce.

2) Environ 120 frs. de notre monnaie.

3) L'ordre de Sainte-Catherine était, en effet, la plus haute distinction que l'empereur de Russie pouvait décerner à une femme.

1830, janvier 21. Mlle de Wildermett qui séjourne de nouveau ici, reçoit la triste nouvelle de la mort de son cher neveu, le major de Wildermett, survenue au quartier général russe à Andrinople, à la suite d'une fièvre maligne<sup>1</sup>).

Janvier 22. Aujourd'hui Mlle de Wildermett reçoit de la part de l'impératrice de Russie, une lettre de condoléances au sujet du décès prématuré de son neveu ».

La chronique de Perrot contient encore bien des faits intéressants concernant Bienne et ses habitants. Nous l'avons déjà dit, ce ne sont pas des événements d'une grande importance ; pourtant ils ont été assez précieux pour être relevés par les historiens. M. G. Blösch, entre autres, aime assez souvent à citer Perrot. Il est vrai que ce ne sont plus les remarques enthousiastes des jeunes années. C'est que le chroniqueur avance en âge et les événements eux-mêmes changent de nature. La révolution de 1830 est à la porte. Les arbres de liberté vont réapparaître, la révision de la Constitution est demandée à grands cris. Ce sont les luttes intestines des partis, celles des patriotes de l'Ajoie et de l'Erguel, la destitution du tribun Nieschang, les journées de Berthoud et de Münsingen. Perrot note tout cela en observateur impartial, mais cela sort du cadre qui nous occupe. Retournons plutôt aux jours de jeunesse de notre chroniqueur. Du reste nous ne dédaignons point son enthousiasme, même quand il ne s'agit plus de grande-duchesse. Nous aimons lorsqu'il nous décrit une fête de cadets, lorsqu'il nous parle de la consécration du monument de St-Nicolas, de l'inauguration de la navigation sur le lac, de réjouissances patriotiques, de représentations carnavalesques et d'autres attractions biennoises. Parfois la note humoristique ne fait pas défaut, témoin certain épisode concernant trois Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, exhibés à la Croix-Blanche et qui avaient pris la poudre d'escampette. Aussitôt les gendarmes se mirent à leurs trousses. Ils les trouvèrent sur la route de Boujean et réussirent à les réintégrer au foyer. « Ils étaient presque nus, écrit Perrot, une simple couverture, jetée par dessus les épaules, leur servait d'unique vêtement. Ils n'avaient pas de cheveux, sauf une petite mèche de la grandeur d'un écu, au sommet de la tête ».

On peut aisément se figurer l'impression que ces curieux habitants des Prairies produisirent sur la population biennoise.

Aujourd'hui, quand nous voulons voir des Peaux-Rouges, nous allons passer quelques heures au cinématographe. Nos grands-pères étaient loin d'y songer. Mais on le voit, ils ne dédaignaient pas les distractions. Et si par hasard des Indiens en chair et en os se promenaient en plein jour à travers les rues de notre ville,

---

1) Il s'agit de Carol de Wildermett né en 1793. Comme son père Frédéric, il choisit la carrière des armes et entra au service de la Prusse. Il fit plusieurs campagnes où il se distingua et devint officier de l'Etat-major. En 1824 nous le trouvons à Perles, puis il passa au service de la Russie où la mort le faucha dans la force de l'âge.

c'était à coup sûr un spectacle qui ne manquait pas d'un certain pittoresque. C'était un privilège que nous ne possédons plus. *Tempora mutantur et nos illis!*

---

## Bibliographie

Bläesch C. A., *Geschichte der Stadt Biel und ihres Pannergebictes*, Biel 1855.

Bläesch G., *Chronik von Biel*, 1875.

Propper u. Türler, *Das alte Biel und seine Umgebung*, 1902.

Dr A. Bähler, *Biel vor hundert Jahren*, 1916.

W. Bourquin, *Beiträge zur Geschichte Biels*, 1922.

W. Bourquin, *Biel, ein Führer für Geschichts- und Alterkums-kunde*, Biel 1922.

*Sammlung Bernischer Biographien*, Tome V.

*Bieler Neujahrsblatt*, 1908-1911.

Goethe, *Jubiläums-Ausgabe sämtlicher Werke*, Stuttgart u. Berlin, J. G. Cotta'sche Buchhandlung.

Eugénie Benisch-Darbang, *Mit Gæthe durch die Schweiz*, Wien 1913.

Bridel Ph. S. *Course de Bâle à Bienne par les vallées du Jura*, Bâle 1789.

Th. von Liebenau, *Das Gasthof- und Wirtshauswesen der Schweiz in älterer Zeit*, Zurich 1891.

Blavignac, *Histoire des enseignes d'hôtelleries, d'auberges et de cabarets*, Genève, 1878.

*Histori der Wildermettischen Familie*, chronique manuscrite commencée en 1752.

D'autres ouvrages sont indiqués, au fur et à mesure, dans le texte.

